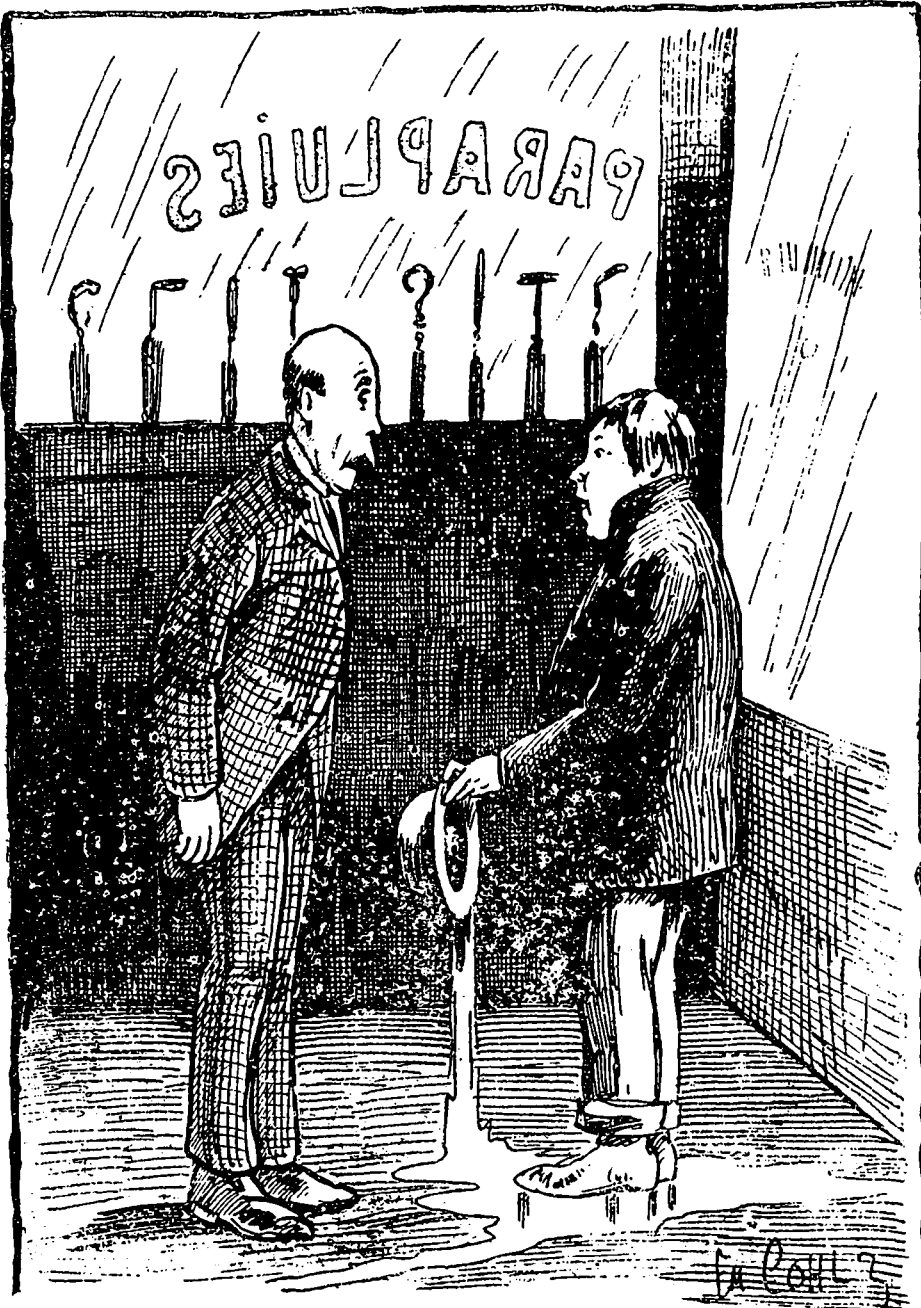


AU MAGASIN MORGAN



—Vous désirez un parapluie?...  
—Pas précisément ; vous seriez bien aimable de me laisser attendre, dans votre magasin, que la pluie cesse un peu !...

## MOSAÏQUE

Je m'empresse de céder la majeure partie de mon espace de cette semaine à la communication suivante, adressée par les patrons du déjà célèbre Cercle Français de l'Université Harvard :

L'écrivain français choisi par le "Cercle Français de l'Université Harvard" pour donner, en 1900, la troisième série annuelle de conférences françaises organisées par ce Cercle et données sous ses auspices à Cambridge, est Monsieur Henri de Régner, le poète célèbre. M. de Régner fera, à partir du premier mars, huit conférences sur la "Poésie Française Moderne."

Parmi les collèges et universités qu'il visitera, nous pouvons citer, à part Harvard : Collège Adelphi, Brooklyn, Alliance Française, Comité de New-York, Institut des Arts et des Sciences de Brooklyn, l'Université Brown, le Collège de Bryn Mawr, le Cercle Français de l'Alliance, à Boston, les Universités de Californie, de Chicago, Columbia, à New-York, Cornell, le collège Mount Holyoke, l'Institut Packer, de Brooklyn, les Universités de Pensylvanie, Princeton, San Francisco, les Collèges Vassar, Wellesley, Wells, Williams, l'Université Yale, etc.

M. Henri de Régner est né à Honfleur, Calvados, France, le 25 décembre 1864. Il commença de fort bonne heure à écrire des vers. Les premiers parurent en novembre 1885, sous le titre de "Les Lendemain". Cette mince brochure, d'une trentaine de pages, fut suivie l'année d'après d'un autre recueil : "Apaisement", 1886. Ce début ne passa point inaperçu, mais ce ne fut qu'en 1887, avec un album de sonnets intitulés "Sites", qu'il attira l'attention des lettrés. M. Henri de Régner faisait partie du groupe de jeunes poètes qu'on appela du nom de Décadents ou de Symbolistes, appellation qui a prévalu, et qui reconnaissent pour maîtres Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé.

À partir de 1887 les ouvrages de M. Henri de Régner se succédèrent. La critique s'en occupa et ils furent vivement attaqués. Maltraités par les uns, ils furent défendus par les autres et servirent de prétextes à de violentes polémiques entre les défenseurs du passé et les amateurs de nou-

veautés. Voici les titres de ces divers poèmes. "Episodes", 1890 ; "Tel qu'en Songe", 1892 ; "Aréthuse", 1895. Tous ces recueils publiés à petit nombre furent réimprimés par la Société du Mercure de France en trois volumes "Premiers poèmes", "Poèmes", "Les Jeux rustiques et divins", qui contiennent, outre Aréthuse, un grand nombre de poésies nouvelles qui sont parmi les plus appréciées de celles écrites par M. de Régner.

M. Henri de Régner est un écrivain très fécond. Outre ses vers il a donné, en 1895, un recueil de Contes sous le titre de "La canne de Jaspe" et un autre en 1899, sous le titre de "Le Trèfle Blanc". M. Henri de Régner a collaboré en vers et en prose à la plupart des revues d'avant-garde. Maintenant les plus grandes revues se sont ouvertes devant lui. Il écrit à la Revue des Deux Mondes et à la Revue de Paris et dans plusieurs journaux importants où il signe des chroniques littéraires remarquées.

Ajoutons encore que l'Académie Française lui a décerné cette année le Prix Vitet pour l'ensemble de ses œuvres et Monsieur Gaston Boissier, Secrétaire de l'Académie, s'exprimait comme suit, à l'occasion de cette récompense.

"M. de Régner est l'un des chefs de cette nouvelle école qui ne se propose rien moins que de modifier la forme et l'esprit de la poésie française. L'entreprise est hardie. Tout le monde reconnaît que M. de Régner possède de rares dons poétiques, l'abondance et l'éclat des images, l'ampleur et l'harmonie de la période, une grâce à la fois irritante et naturelle qui le fait agréer de ceux mêmes qu'estarouchent ses hardiesses."

M. Henri de Régner a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1897.

Rappelons pour finir que M. de Régner a épousé la seconde fille de M. José-Maria de Heredia, de l'Académie française, le célèbre auteur des "Trophées", et qu'il est par ce mariage le beau-frère de M. Pierre Louys, l'auteur "d'Aphrodite" et des "Chansons de Bilitis".

\* \* \*

Il n'y a pas bien longtemps une dépêche nous annonçait la mort d'un prince de la maison des Bourbons. Le vicé est comblé. Laissons la parole au chroniqueur de l'Illustration :

"Le prince et la princesse Auguste-Jean de Bourbon ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils, le Dauphin Charles-Louis."

Tel est le libellé d'une carte timbrée aux armes royales de France, que je viens d'avoir l'honneur de recevoir. Elle est datée de Lunel, et le nom de cette ville contribuera sans doute à rafraîchir la mémoire de nos lecteurs au sujet de la qualité des père et mère du jeune Dauphin. L'Illustration eut, en effet, il y a environ un an, l'occasion de signaler à Lunel (Hérault), le mariage d'un descendant direct du fameux Naundorff, autrement dit Louis XVII. En attendant le succès problématique de ses revendications, le roy *in partibus*, homme avisé et philosophe pratique, éprouvant le besoin de s'arranger une vie d'honnête citoyen, prenait une double résolution : il s'établissait négociant en

vins et épousait en justes noces une jeune personne à son gré. On apprendra certainement avec plaisir que cette union n'est pas demeurée stérile et que la naissance d'un héritier présomptif assure des chances de durée à la postérité de Louis XVI ce qui, faute d'un résultat plus positif, prolongera l'intérêt de la grande querelle entre les partisans et les adversaires de la survivance du prisonnier du Temple.

Henri IV fit son entrée dans le monde en humant une goutte de vin de Jurançon. Pour le jeune Charles-Louis de Bourbon, le vin de Lunel était tout indiqué. Nous lui souhaitons sincèrement de succéder à son père... dans le commerce des crûs français. Cela vaudra mieux que de régner, et surtout que de s'exposer par d'imprudentes équipées à comparaître devant la Haute-Cour — si toutefois il y a encore une Haute-Cour en ce temps-là.

\* \* \*

Un curieux exemple de mariage à la vapeur nous est fourni par la chronique de l'Etat d'Indiana.

Le journal à qui nous empruntons le fait nous apprend d'abord qu'on se marie un peu partout aux Etats-Unis ; on n'est pas difficile sur l'endroit où s'accomplit cet acte important de la vie. Ainsi l'on se marie indifféremment à l'église, ou bien à l'hôtel de ville quand ce n'est pas au tribunal ou à domicile. Un plaisant prétend même qu'on pourrait se marier jusque dans la tête de la colossale statue de la Liberté, élevée à l'entrée du port de New York. Mais l'idée n'était jamais venue à personne de prendre femme dans un train marchant à toute vitesse. Il est vrai que celui qui a inauguré cette nouveauté était un employé de chemin de fer qui probablement n'avait pas beaucoup de temps à lui, passait sa vie sur la ligne, en un mot était "un jeune homme pressé".

Le fait a eu lieu sur la ligne entre Rushville et Connersville : c'est sur la plateforme d'un wagon du train qui filait à grande vitesse que s'accomplit la cérémonie. Là se tenait le couple à marier, entouré des témoins, avec le pasteur protestant qui unit et bénit les nouveaux époux.

OMNIBUS.

La parodie s'attaque à toutes les grandes œuvres : c'est la revanche gamine de l'admiration. — G.-M. VALROUX.